Nous, créatures aquatiques, faisons corps avec la Terre, nous en sommes la dernière écorce, l'ultime sursaut géologique et nous observons, fascinés, le destin de cette espèce humaine qui, la première, a voulu avant nous usiner cet astre que nous avons en commun. Ils ont voulu faire de cette Terre une boule parfaite, métallique et étincelante, une boule qui a roulé, presque inerte, jusqu'à nous, après la plus grande catastrophe que le monde a connue depuis la fin des dinosaures. Une catastrophe industrielle : la comète fatale fut ici assemblée sur la Terre, ses gaz mortels patiemment accumulés, l'impact connu avec exactitude. Ils prétendirent transformer la planète en un vaste appartement climatisé mais ils n'en bâtirent jamais que l'interrupteur fatal du Yucatán.

Nous avons appris de leur échec. Nos travaux archéologiques, au fond des mers qu'ils ont autrefois habitées, au temps où les terres exondées craquelaient délicatement le long des rivages infinis, nous enseignent la prudence : dans le lent procès qu'ils ont intenté à la Terre, dans cette vaste opération de réforme, dans cette taille insensée d'un astre par son hôte le plus orgueilleux, quelque chose leur a échappé, et la cause a été perdue.

Des projets de cités flottantes

Mais nous voulons leur rendre justice, et considérer, avec générosité, les points par où elle était gagnable – ce sont ces points que nous devons envisager, nous aussi, comme les portes étroites par où faire évoluer notre projet flottant de civilisation globale.

Ils avaient d'ailleurs entrevu celle-ci : à chaque crise, tous les dix ans, tous les cinq ans, à chaque crue ou à chaque tempête hivernale — des tempêtes qui déracinaient sur leurs côtes les installations dentelées destinées à leurs loisirs lacustres — ils contre-attaquaient avec des plans de cités flottantes ou sous-marines. Ils ont ainsi vécu comme au bord de notre civilisation liquide, ils en ont rêvé pour eux-mêmes.

Il est faux de les présenter comme suicidaires ou insouciants : ils ont cru, jusqu'au dernier moment, à leur survie possible. Ils se sont vus habiter l'élément liquide, faire corps avec lui.

Debout sur leur frêle esquif

Il existe ainsi une activité, en apparence anodine, qu'ils ont pratiqué jusqu'au bout avec ferveur – et avec une ferveur redoutable, à mesure que le dérèglement climatique la rendait plus intense. Il s'agissait, depuis le littoral, de foncer à l'assaut de la mer impétueuse avec une simple planche – non pas même un bateau gréé ou à moteur, mais un modeste flotteur, un bout de bois grossièrement taillé selon les lois balbutiantes de l'hydrodynamique et doté, comme un mauvais requin, de quelques ailerons frustres. Ils nageaient avec elle jusqu'à l'endroit où casse la houle et s'élançaient à l'assaut du rivage sur la vague ainsi formée.

Il nous est impossible de concevoir cela sans ironie : que faisaient-ils, debout sur leur frêle esquif, pendant de courtes secondes ? Ou cela les menait-il, sinon à leur point de départ ? Quel était le sens mystérieux de ces stériles épousailles ? Ils vivaient alors un peu de notre vie, mais une vie atrophiée, éphémère et ratée. Ont-ils senti, sous eux, en eux, après eux, monter un désir océanique infini ? Nous ont-ils ainsi perçus et anticipés ?

Il nous est impossible, en réalité, de concevoir sans nostalgie ces jeux aquatiques prometteurs et révolus. Oui, nous avons dressé la mer, nous l'avons cartographiée, nous surfons sans fin sur la vague infinie, prodigieuse, artificielle, celle de notre civilisation elle-même. Mais nous éprouvons, peut-être, de la jalousie pour leurs jeux hasardeux quand, à défaut d'une cartographie complète et malléable, ils devaient lire la mer, pendant de longues minutes, pour discerner l'instant de la vague, nager jusqu'à elle et faire corps avec elle pendant ces secondes qui devaient leur paraître, en cas de succès, plus longues que l'éternité.

Ils ont connu l'échec, la peur et l'incertitude. Mais leurs jeux avec l'eau n'en avaient peut-être que plus de profondeur. Ils n'avaient pas domestiqué la houle. Ils exploitaient, à l'aveugle, cette fosse océanique, au fond de l'ancien golfe, où venait s'amplifier un courant islandais : un simple hasard topologique, une bénédiction locale. Tout cela avait quelque chose d'empirique et de providentiel, de merveilleux et de cassant.

L'ombre du mascaret

À l'heure où nous créons la houle, où nous sommes devenus la houle, ces accidents nous fascinent, comme nous fascine cette civilisation qui sut les exploiter pour son seul plaisir, pour le seul exercice, éternel et jaloux, de sa liberté.

Nos calculs sont formels : il se formait, à certaines marées, sur les fleuves de cet estuaire au bord duquel ils ont conçu leur ville, une vague capable de remonter à travers la Terre — la Terre aujourd'hui disparue et à travers laquelle ils glissaient comme des ondes, superbes et prophétiques.